

LES RACINES ANCESTRALES DE L'IRLANDE  
RESTENT BIEN VIVANTES DANS LES *GAELTACHTAÍ*,  
LES RÉGIONS OÙ LE GAÉLIQUE PRÉDOMINE.

# MÉLODIE IRLANDAISE

PAR *J.-R. Patterson*

Le gaélique irlandais  
se porte bien dans la  
péninsule de Dingle.

## LA MUSIQUE DE LA LANGUE

Chaque langue a sa cadence, sa tonalité et son rythme, trouvant un partenaire naturel dans une forme musicale. L'allemand est une marche. L'italien porte en lui les trilles de la musique de chambre baroque. La langue irlandaise, lorsque je l'ai entendue pour la première fois dans un pub d'Irlande de l'Ouest, touche mes oreilles comme un vieux cantique, de puissantes harmoniques aux accents anciens.

Les hommes dont j'écoute discrètement la conversation sont penchés en avant, semblant discuter de leur mortalité, jusqu'à ce qu'ils éclatent de rire et éclusent leur pinte. Cela me laisse l'impression, pour reprendre les mots de l'écrivain irlandais Maurice O'Sullivan, d'être « comme un chien écoutant de la musique ».

Mes ancêtres ont été chassés du pays par la famine et les réformes agraires du XIX<sup>e</sup> siècle, quand la langue *gaeilge* (le gaélique irlandais) était à son plus bas. Le lien linguistique à leur terre natale a été sectionné, mais, en Irlande, quelques irréductibles tiennent encore fermement leur bout du fil. Désireux de découvrir ce que je pourrais glaner en écoutant ces sons ancestraux, j'ai mis le cap sur les contours effilochés de la côte ouest, de Dingle à Connemara, puis à Donegal, où le vent charrie encore ce cantique.

Ce n'est pas un hasard si la côte demeure le plus grand fief du gaélique irlandais. Quand l'anglais a pris une place dominante chez les immigrants partis vers le Nouveau Monde comme chez les Irlandais établis près de Dublin, dans l'ouest du pays, la langue irlandaise est restée amarrée à la culture gaélique.

Aujourd'hui, un effort coordonné des gouvernements, écoles, historiens et passionnés permet de préserver ces traditions. Si près de deux millions d'Irlandais affirment aujourd'hui parler au moins un peu le gaélique, seuls 70 000 l'utilisent au quotidien en dehors du système scolaire. La majeure partie vit dans les comtés de Galway, Monaghan, Donegal et Kerry, où j'entame mon voyage.

**PREMIÈRE ÉTAPE**, la péninsule de Dingle: un doigt de terre saillant dans l'Atlantique. La ville de Dingle était autrefois un village de pêcheurs, casiers à homards et filets de mailles entassés dans ses ruelles torturées. Elle s'est récemment refait une beauté; entre les façades aux couleurs vives des boutiques de pulls en laine et des galeries sont suspendues des pancartes dorées annonçant la prise du jour. « Ici, nous sommes les derniers des Mohicans », me dit un homme au pub de Dingle, la mousse crémeuse de sa Guinness débordant de son verre.

On éprouve un sentiment de fin imminente, mais également d'espoir: celui que l'enthousiasme renouvelé pour le gaélique – ainsi que les restaurants de qualité, les librairies et les festivals – maintiendra la région en vie. En ce début

d'automne, la ville grouille de promeneurs et de clients dans le bourdonnement de chants funèbres qui s'écoulent du pub jusque tard dans la nuit.

Le lendemain, la propriétaire de la chambre d'hôtes *An Capall Dubh* (« le cheval noir »), Helena Curran, me sert des œufs pondus par ses poules, en maudissant le *madra rua* (« renard roux ») qui en a emporté une durant la nuit. Helena a grandi en parlant gaélique. « Ici, cette langue est vivante », assure-t-elle.

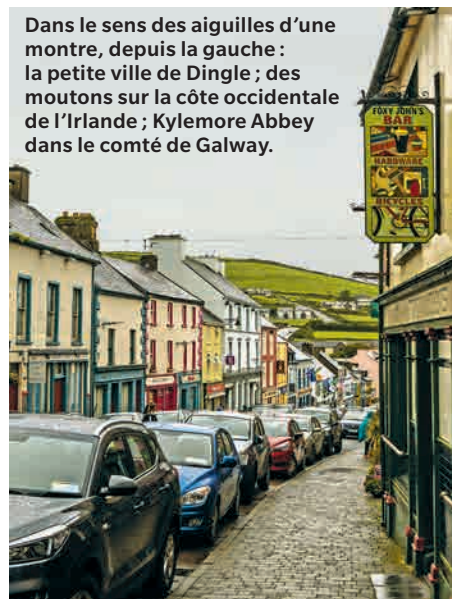
En tout cas, elle l'a intégrée à son auberge. À pas brusques, elle passe de table en table, remplit les tasses de café et dépose les assiettes tout en délivrant à ses hôtes des cours de langue en cascade. Je lui demande quelle phrase me sera la plus utile durant mon séjour. « Tout ce dont vous avez besoin pour l'instant, répond-elle, est *míle buíochas*. » Mille mercis.

Quand je l'avise de mon intention de randonner jusqu'à Dún Chaoin, la pointe occidentale de la péninsule, elle m'offre un *gáire glic*, un sourire espiègle. « Les baleines sont de sortie, gardez l'œil ouvert, me conseille-t-elle. L'eau est lisse comme un miroir aujourd'hui. »

Le site est isolé et magnifique. Les confins de l'azur s'étirent dans une étendue rougeoyante vers les hauteurs verdoyantes des îles Blasket et, au-delà, la silhouette spectrale des îles Skellig. Abandonnées, les Blasket ont jadis accueilli une vibrante communauté littéraire; les grandes œuvres du gaélique ont été portées par les insulaires Tomás Ó Criomhthain, Maurice O'Sullivan et Peig Sayers, dont l'autobiographie, *Peig*, a longtemps été le fléau des écoliers irlandais.

Après avoir vidé une pinte à Dún Chaoin, je me rends jusqu'au village de Baile an Fheirtaraigh par la route Mám

Dans le sens des aiguilles d'une montre, depuis la gauche : la petite ville de Dingle ; des moutons sur la côte occidentale de l'Irlande ; Kylemore Abbey dans le comté de Galway.



(DOUBLE PAGE PRÉCÉDENTE) MARK DE JONG / UNSPLASH.COM

(DANS LE SENS DES AIGUILLES D'UNE MONTRE EN PARTANT DE LA GAUCHE) MARK DE JONG / UNSPLASH.COM MEGAN JOHNSTON / UNSPLASH.COM ; JAMIESON GORDON / UNSPLASH.COM

Clasach bordée de fuchsias, de salicaire et de brises frissonnant dans le vent. Les douces collines m'évoquent les reliefs d'un lit défait.

Le ciel bleu est souvent balayé de soudaines bourrasques, et le vent transporte des averses qui aplatissent la terre et me laissent trempé et grelottant. Comme les transports en commun de l'Irlande rurale se traînent à une allure préindustrielle, je passe à la voiture et roule vers le nord.

Les *gaeltachtaí* sont des zones géographiques assez vagues, généralement délimitées par les lieux où le gaélique demeure prédominant. Ce sont des régions profondément rurales, où des publicités de dompteurs de chevaux et de réparateurs de tracteurs sont agrafées sur les poteaux télégraphiques. Pendant des années, cet isolement a entraîné une fuite des cerveaux et des muscles, la jeunesse quittant ces régions pour de meilleures perspectives à Dublin ou à l'étranger. Mais aujourd'hui, les *gaeltachtaí* font

de leur langue une force, alimentant une résurgence que les générations précédentes auraient crue impossible.

Sur la promenade de bord de mer de la ville de Galway, je m'arrête pour discuter avec un homme que j'entends parler gaélique dans son téléphone portable. « Il y a 20 ans, j'aurais été contraint d'émigrer, dit-il. Aujourd'hui, il y a du travail dans la région. On construit des maisons, et on envoie les enfants à l'école gaélique. » Il marque un temps et sourit. « Ça n'a rien de forcé. La langue, ce n'est pas un effort conscient. C'est simplement notre identité. »

Les gens qui parlent le gaélique irlandais partagent le sentiment d'une langue à la valeur inestimable, comme une pierre précieuse gardée au fond d'une poche. C'est merveilleusement exact. Il existe un mot pour décrire le palais de la gueule d'un chien (*carbhall*) et le crissement des gravillons emportés par la mer (*súitíú*). *Muirleadh* désigne l'acte de mâcher de petits crabes pour les recracher dans la mer en guise d'appâts.

Cette langue transmet également le caractère authentique des paysages. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque l'anglais a remplacé le gaélique, les connaissances et les légendes se sont un peu perdues. Il n'y a pas de pierre ronde dans le village de Roundstone du comté de Galway, mais il y a des phoques, comme le rappelle le nom d'origine, *Cloch na Rón*, ou « Rocher aux phoques ». Non loin, *An Cheathrú Rua* – le « Quartier rouge » pour la

population locale – a été anglicisé en *Carraroe*, qui ne signifie rien.

**APRÈS UNE NUIT À GALWAY**, je me dirige vers l'ouest dans le Connemara, la plus grande des *gaeltachtaí*. Au centre culturel *Ionad Cultúrtha an Phiarsaigh de Ros Mus* (« péninsule des collines rondes »), mon guide, Daíre Óh Ainmhire, me montre un pan dessiné par Tim Robinson, un cartographe anglais qui a voyagé en Irlande occidentale dans les années 1970 et 1980 pour documenter les toponymes gaéliques. « Voici la véritable Irlande », revendique-t-il.

Les communes dans lesquelles le gaélique est toujours pratiqué, comme Leitir Mealláin et Carna, dépendent largement de la pêche, mais la ressource a décliné. La technologie est venue : internet, loin de perturber la vie quotidienne, a permis à ceux qui avaient quitté la région de revenir et trouver un emploi en ville. Des espaces de travail collectif appelés « pôles numériques *gteic* » ont poussé dans les petites villes de la *gaeltacht*.

Au *gteic* de Carna, l'agent local de développement Mairín Ní Choisdealbha-Seoige m'explique que les « revenants » – les habitants qui retournent vivre dans la *gaeltacht* – sont désormais aussi courants que les « nouveaux venus », ceux qui s'installent ici pour la première fois. »

L'histoire pèse lourdement sur la *gaeltacht*. Je visite le centre commémoratif des émigrants à Carna afin d'explorer mon propre passé. Le centre offre aux descendants d'émigrants irlandais de reprendre contact avec leurs ancêtres

grâce à des milliers de documents, enregistrements et photos.

À la cafétéria, je m'installe avec un groupe autour de sandwiches jambon-salade et discute du lien entre l'Irlande et l'Amérique – les colis de vêtements et d'argent envoyés à l'est par les membres de la famille installés sur le nouveau continent, les petits morceaux de tourbe

## IL EXISTE UN MOT GAÉLIQUE POUR DÉCRIRE LE CRISSEMENT DES GRAVILLONS EMPORTÉS PAR LA MER.

envoyés à l'ouest comme des fragments d'encens totémiques.

J'observe que les personnes qui m'entourent ne parlent anglais que pour moi. La langue peut dissimuler des secrets, mais elle est plus souvent utilisée pour inclure les autres. Dès que je laisse mon attention faiblir, ils glissent une phrase ou deux en gaélique, prenant garde de ne pas m'exclure tout en retrouvant le confort de leur langue maternelle.

Le lendemain, roulant entre les collines basses du nord du comté de Galway, je tourne après un panneau qui indique Joyce Country Wool. Là, dans une petite propriété en bordure du Loch Na Fooey, Carina Coyne enseigne aux visiteurs le traitement traditionnel de la laine à partir de la toison brute de ses moutons.



La fileuse Carina Coyne éprouve un puissant amour pour son pays.

AVEC L'AIMABLE AUTORISATION DE CARINA COYNE



Les panneaux de signalisation sur la côte ouest de l'Irlande sont rédigés en gaélique irlandais et en anglais.

Le nord du Connemara offre des paysages plus majestueux que je ne pensais en voir en Irlande. Des murets de pierre sèche sinuent à flanc de coteau. Les chaînes de montagnes des Twelve Bens et des Maumturks s'élancent de verts pâturages en sommets rocaillieux, surplombant des vallées perlées de lacs et

« Mes ancêtres vivaient d'œufs et de chaussettes, juste de l'autre côté », résume-t-elle, pointant par la fenêtre un petit chalet en mortier de chaux. En arrière, un troupeau de moutons se déplace à flanc de colline, ses contours étirés ou resserrés par des border collies.

Comme la plupart des locuteurs du gaélique que je rencontre, Carina Coyne possède un puissant *tírghrá*, l'amour de son pays. Elle carde et file la laine comme le faisaient ses ancêtres et parcourt les collines du Connemara pour cueillir les ingrédients avec lesquels elle teindra sa laine filée à la main. Enroulés dans sa boutique se trouvent des écheveaux teints en rouge avec de la reine-des-prés, en ocre avec des peaux d'oignon, en jaune avec des ajoncs, en vert avec de l'ortie. « Pas de couleurs vives », déclare Carina en me tendant un tricot robuste. « Mettez ceci et vous vous fondrez dans le paysage. »

d'étangs. Des manoirs de campagne comme Screebe House, Ballynahinch Castle et Lough Inagh Lodge conservent des airs de leur splendeur passée, avec leurs chiens de chasse ronflant sur les tapis et les immenses tableaux suspendus au-dessus de cheminées noires de suie.

Au crépuscule, je m'arrête au Inagh Valley Lodge. Éclairés par le soleil couchant, les versants du mont Bin Bhriocáin rosissent comme une pyramide dorée. Ce soir-là, autour du dîner, je lis *Thirty-Two Words for Field* de Manchán Magan. De la table d'à côté, un homme se penche et me demande d'expliquer mes *breacadh*, mes notes griffonnées. Il ne le demande pas ainsi, cependant, car il a perdu son gaélique. « Ce n'est pas tout à fait du chinois, reconnaît-il, mais je maîtrise très mal la langue. »

De son enfance à Dublin, il conserve un certain degré de gaélique scolaire,

mais c'est comme un vélo rouillé. « Je me souviens comment pédaler, mais mieux vaut ne pas enfourcher la bécane. » Séjourner dans la *gaeltacht* l'emplit de *díláthair*, le sentiment d'avoir raté quelque chose. « Entendre le gaélique si merveilleusement parlé me donne envie d'en être capable aussi. »

Parmi les gens que je rencontre, nombre de ceux qui ont perdu leur langue me confient ressentir les mêmes tourments. L'école tente de combler ces lacunes. Des étudiants venus de tout le pays peuvent apprendre dans la *gaeltacht*, sur les bancs de classes telles que la Coláiste Sheosaimh de Carna, qui propose une immersion en gaélique. Avec l'enthousiasme de la jeunesse, les jeunes, de plus en plus nombreux à s'inscrire, prouvent que l'irlandais a encore un avenir.

À **DONEGAL**, l'une des *gaeltachtaí* les plus éloignées de Dublin, sur les panneaux de signalisation bilingues, le nom de lieux anglais est souvent rayé de peinture rouge. À An Bun Beag, je rejoins des amis, et nous prenons ensemble la route vers le nord, dans un paysage forestier caressé de nuages.

Çà et là, les ruines de maisons de pierre surgissent des mousses et des bruyères. Ces carcasses de l'Histoire décuplent le silence, et nous nous taisons afin de ne pas briser ce calme sacré. Comme l'a écrit Seamus Heaney, « Quand vous n'avez plus rien à dire, conduisez une journée entière d'un bout à l'autre de la péninsule. »

C'est ce que l'on fait. Jusqu'à Dún Fionnachaidh, où nous portons des huîtres fraîchement ouvertes à nos lèvres, savourant leur saumure tourbée.

Ce soir-là, au pub de Teach Hiúdaí Beag, nous écoutons le son du gaélique monter des tables. En me servant une pinte, le barman, Magnus, me parle de sa jeunesse dans le village. Il n'a qu'une petite vingtaine, mais le gaélique est sa première langue. Je lui raconte que j'ai entendu des gens s'inquiéter en Irlande de ce que les enfants élevés en gaélique aient du mal à s'adapter à l'anglais, car cela ralentirait leur éducation et leurs facultés intellectuelles. Magnus s'esclaffe. « Ça ne m'a pas dérangé du tout, rétorque-t-il. J'étais une vraie éponge. »

Autour d'une table, on sent grandir la promesse de musique. D'abord, deux jeunes garçons apportent une guitare et un accordéon. Puis deux femmes sortent leur flûte. Un homme a un tambour, une jeune fille surgit avec un violon. Bientôt, on compte plus d'une douzaine de musiciens.

Chaque morceau démarre avec hésitation, une violoniste entamant doucement quelques notes jusqu'à ce que tous les autres la rejoignent. La musique enfle, les musiciens s'encourageant mutuellement en concurrence avec la foule tapageuse. Puis la voix solitaire d'une femme s'élève au-dessus de la cacophonie.

Ses mots sont étranges et mélancoliques. Sa plainte, portée par sa voix basse de contralto, se propage dans la pièce qui se fait silencieuse pour écouter cet hymne rare et sublime. ♦

PIERE BONBON/ALAMY STOCK PHOTO